

Le réseau est mort, vive le réseau ! Ou l'image de pensée réseau

Colloque Gépont 2016

Alexandre Rigal



Pollock Jackson, [Autumn Rhythm Number 30](#)

Un réseau est une série de liens qui se rejoignent en des nœuds. Cette figure est topologique et ses limites sont ouvertes (Lévy 1994, p. 77 ; Lévy, Lussault 2003, p. 795-796 ; Lussault 2007, p. 131). Le réseau permet une prise en compte du plus grand nombre d'acteurs, quelle que soit leur puissance d'agir et leur taille (Akrich *et al* 2006), bien que ce poids puisse ensuite être déterminé (voir par exemple Sassen, 2002). Cette métaphore spatiale est mobilisée ainsi, en vue de conserver l'inquiétude quant à la possibilité selon laquelle un être jusque-là insignifiant puisse affecter les actions (Viveiros de Castro Eduardo 2009, p. 23), mais elle ne nous dit rien quant à sa substance. Ainsi, le réseau entraîne un accroissement des perceptions et de la représentation des acteurs en présence dans toute leur diversité (Murdoch, 1997), mais il encoure dans le même temps le risque de l'indistinction.

Dans ce texte volontairement porteur de controverses, j'interroge l'esthétique scientifique (Feyerabend, 2003, p. 40 ; p. 44) que met en œuvre le réseau : notion, manière de percevoir la réalité,

et de la représenter. Une esthétique scientifique est un mode d'interrogation formel de la réalité, auquel correspond une représentation le plus souvent visuelle. Et les controverses scientifiques portent notamment sur les bonnes *formes* d'interrogation de la réalité. De ce fait, les écoles de recherche sont parfois contradictoires entre elles, et finalement incompatibles, notamment pour juger le succès des unes et des autres (Feyerabend, 2003, p. 98)¹.

Le réseau en tant que forme d'interrogation et de représentation de la réalité repose sur des postulats esthétiques, qui informent aussi de prémisses politiques. Je prends le parti d'explorer l'esthétique du réseau, car le réseau constitue l'une des figures fondamentales des sciences de l'espace, que celles-ci ont exporté au cœur des théories contemporaines du social fondées sur la relation.

Accroissement de la congestion horizontale

La perspective qui est engagée par l'emploi du réseau est une voie pour reconnaître le grand nombre de participants aux actions, quelle que soit leur substance: « n'importe quel point d'un rhizome peut être connecté avec n'importe quel autre et doit l'être » (Deleuze, Guattari, 1980, p. 13). Avec le réseau, l'espace ne manque plus pour les acteurs divers (Latour, Hermant 1998, p. 84). Sans cette figure, qui tiendrait compte avec autant de vigueur des liens faibles, des objets, de tous les non-humains? La devise du réseau pourrait être « et un de plus à la liste », jusqu'à représenter des réalités multilocalisées ou translocales (Brickwell, Datta, 2011), en un mot : désordonnées. Le réseau est une figure « etc. »². Ce sont une notion et une image qui ont permis d'enquêter et de visualiser la prolifération des acteurs participant à l'action, sans préjuger de leur substance, mais en prenant en compte leurs propriétés permettant l'explicitation du courant de l'action.

Art de lignes pour réalité chaotique

Quelle est alors l'esthétique charriée par le réseau³? Le réseau répond à la perception d'une réalité à ce point chaotique et hétérogène, que la seule représentation possible de ce monde, ne peut être que la plus complexe et hétérogène possible. Lorsque Deleuze et Guattari proposent leur esthétique du

¹ Il paraît délicat, par exemple, de rassembler les travaux de Bourdieu et de Latour, notamment parce qu'ils posent des esthétiques incompatibles, si l'on se réfère à leurs figures spatiales paradigmatiques : liste de positions et tableau (Bourdieu, Wacquant, 1992, p. 230), contre liste de relations et réseau (Venturini *et al*, 2015).

² « Los Angeles est une ville « *et caetera* » et donc, si l'on veut bien accepter cette métaphore, une *ville-liste* plutôt qu'une *liste-forme*. Une *ville-liste* a l'aspect d'un labyrinthe ouvert. [...] une errance jamais achevée – d'où naissent la fascination et l'effroi qu'il inspire. » (Eco, 2009, p. 241)

³ Voir à ce lien, les œuvres des artistes du graphe : <http://www.networkism.org/nw/index.cfm>

réseau (qu'ils nomment *rhizome*), ils le font avec pour visée d'offrir une image du monde sans origine et sans hiérarchie (Musso, 2003) : « chaosmos-radicelle, au lieu de cosmos-racine » (Deleuze, Guattari, 1980, p. 12-13). L'esthétique qu'ils défendent s'est imposée dans la définition des réseaux et des relations des sciences sociales qui ne se spécialisent pas dans l'étude des graphes mathématiques (Degenne, Forsé, 2009). Pour le dire autrement, les sciences sociales munies de cette injonction à explorer la réalité perçue en tant que désordre, de manière désordonnée (Law, 2004)⁴ n'ont plus d'intérêt pour les formes traditionnelles du beau, du hiérarchique et du général, seulement pour « les aberrations de l'informel » (Lapoujade, 2014, p. 98). Le désordre l'emporte sur l'ordre, en tant que notion, représentation et méthode de recherche.

Cette esthétique chaotique renvoie le chercheur à une fonction proche de celle de l'artiste (O'Sullivan Simon, 2006, p. 17) : *celle de représenter du neuf*. Il obtient cette nouveauté par la collecte des acteurs non-encore cartographiés et de leurs connexions surprenantes, au sein du désordre de la réalité. Le chercheur des acteurs dont la participation à un espace commun n'est pas encore connue, a pour mission d'accroître la réalité perçue en révélant des êtres auparavant imperceptibles. La reproductibilité et la falsification importent moins que la nouveauté : la perception de la réalité est soumise à une réévaluation répétée et régulière, ses catégories sont mises à mal. On apprend à nager dans le désordre et à en tirer des éléments qui le rendent encore un peu plus complexe : « first of all we need to unmake our desire and expectation for security » (Law, 2004, p. 10). Le chercheur-artiste soumet la perception de la réalité à une complexification désordonnée.

« The assertion that modern art escapes any generalization is the only generalization that is still allowed. There are nothing but differences as far as the eye can see » (Groys, 2008, p. 1). N'en va-t-il pas de même pour les sciences des réseaux ? Ainsi, le chercheur en remettant sans cesse en question l'état de la perception de la réalité, reprend le geste iconoclaste de destruction des images qui sont jugées incapables de représenter l'infinie complexité – qui n'est plus celle de dieu ou alors dieu est désormais ce chaos connecté (Bateson, 1972 ; Latour, 2015). Dans un même élan, par le subterfuge du réseau, le chercheur-artiste détruit les anciennes représentations de la réalité. La réalité désordonnée et infinie est donc représentée par une figure toujours à prolonger, et la plus facile à prolonger : celle du réseau. Il ne saurait se déprendre de la figure spatiale du réseau qui est la représentation la plus riche de la réalité dont il veut représenter la complexité (Lima, 2011). Le réseau cartographié est donc nécessairement pris dans une boucle de création-destruction : toujours incomplet s'il tend à représenter la réalité, et donc à détruire, mais dont la destruction se fait par un prolongement de ses lignes et un renforcement de sa complétude, bien que celle-ci soit postulée impossible. Et le chercheur est ce briseur d'images de la complexité qui ne sait se départir de représentations en réseau, pour dépasser le paradoxe de l'irreprésentabilité d'un espace sans ordonnées.

⁴ L'injonction à « suivre les acteurs » propre à la théorie de l'acteur-réseau signifie l'absence d'ordre *a priori* de l'étude de la réalité.

Les enquêtes « etc. »

Les enquêtes et les représentations en réseau ont pour forme primaire, la liste. Comme le réseau dont elle est l'envers non mis en image, elle ne distingue pas les êtres selon leur substance, mais collecte tous ceux qui participent d'une action ou d'une autre. La liste possède des limites ouvertes : puisque les êtres que nous souhaitons dénombrer sont postulés indénombrables jusqu'à l'infini (Eco, 2009, p. 15), ce qui rend le travail de leur collecte sans fin. Quand se finit- alors une enquête scientifique ? Nul ne le sait, puisque le principe de représentativité est impossible à atteindre de manière satisfaisante par des types, et que la réalité est postulée infinie à collecter. Le plus lucide dira : quand vous avez écrit assez de pages pour obtenir votre thèse (Latour, 2006, p. 8). Le critère de satisfaction le plus légitime pour juger une enquête en réseau peut être aussi : avoir réussi à découvrir un existant de plus. Enfin, postuler l'infini actuelle de la réalité-liste revient à chercher le nouveau dans l'espace, et non plus dans l'histoire (Groys, 2008, p. 34). Le progrès n'est plus vertical – tendu vers un paradis ou une utopie, mais horizontal : débordant de nouveauté qu'on ne saurait hiérarchiser. Une fois les échelles détruites, la seule valeur subsistante est celle de la diversité. Or celle-ci n'a pas de fin, elle est « etc. ».

La politique de l'inclusion

Le chercheur de l'espace des connexions poursuit ainsi une esthétique qui pose une politique dont la tâche est de lutter contre l'exclusion, puisqu'il est impossible de trier le bon grand de l'ivraie, dans un chaos sans référents verticaux, soit sans échelle des valeurs et sans origine. De cette destruction des hiérarchies ne peut naître que le principe du : ne pas choisir, autrement dit de *l'inclusion*⁵. Cette esthétique, donc cette politique de l'inclusion, ne peuvent exister que sous la présupposition de l'égale dignité de tous les êtres (humains ou non), à la participation à la réalité et dans la représentation de celle-ci (Groys, 2008, p. 15), donc à la représentation politique. Les sciences sociales du réseau ont ainsi transféré l'utopie d'une société égalitaire en une égale collecte et représentation des participants à la réalité. Et la quête de représentativité démocratique s'étend désormais à tous les êtres : tous les points de vue sur la réalité sont convoqués et cartographiés – même ceux des coquilles Saint-Jacques (Callon, 1986). L'abandon de l'anthropocentrisme, est la condition de la complexification de la représentation de la réalité chaotique (Bogost, 2012, pp. 41-42). La représentation politique est impossible car jamais complète, donc il faut la pousser toujours plus loin. La boucle de destruction/création de nouveaux réseaux de représentations de la société pose un stress qui ne doit jamais cesser, quant à la définition de la réalité, et quant à l'identité politique d'un collectif.

⁵ On peut mentionner à titre d'exemple de motifs qui informent et les recherche scientifiques et les représentations politiques : la fête (inclusive et disruptive du point de vue de l'évaluation du réel et du normal), la place publique (dense et diverse), le parlement des choses (soit des non-représentés aujourd'hui), Gaïa (le système qui réunit les créatures terrestres par leurs interactions), etc.

Comme le corps du roi, le réseau est double : chacune de ses représentations ponctuelles est finie et à dépasser, mais en tant qu'esthétique scientifique, il ne meurt jamais. Du fait de ce double-corps qui lui confère une application potentiellement infinie, le réseau risque de poursuivre son emprise sur les perceptions et représentations de la réalité. Si un réseau n'est pas assez complexe, il s'agit toujours de le rendre plus réseau, de le complexifier un peu plus. Ainsi, le réseau est menacé d'auto-enfermement. Il a été développé ici comment, si le réseau révèle la diversité des réalités par le nombre et les connexions, il échoue à définir suffisamment la diversité des êtres, selon sa propre logique et puisqu'il vise à en supprimer l'ordonnancement. Il est une esthétique pour apprendre à vivre dans le désordre et sans valeur autre que la valorisation de celui-ci. Pourtant, il ne fait que s'en approcher, toujours échouant. Il n'y aurait pas de solution à ce stress quant à l'absence de critères de cheminement. Et s'il fallait relancer l'imaginaire esthétique, pour parvenir à de nouvelles représentations scientifiques de la réalité ? L'appel de Franco Farinelli (1989, p. 79) à en finir avec une science de l'espace de l'équivalence, même chaotique et complexe, ne cesse alors de résonner, pour se traduire en questionnement : quelle figure pour trancher le nœud gordien du réseau ?

Bibliographie

- Bateson Gregory, *Mind and Nature, A Necessary Unit*, Hampton Press, Creswell, 1972
- Bourdieu Pierre, Wacquant Loïc, *An Invitation to Reflexive Sociology*, The University of Chicago Press, Chicago, 1992
- Brickwell Katherine, Datta Ayona (ed.), *Translocal geographies, Spaces, Places, Connections*, Ahsgate, Farnham, 2011
- Callon Michel, « Éléments pour une sociologie de la traduction : la domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc. », *L'Année sociologique*, 1986, p. 169-208
- Degenne Alain, Forsé Michel, *Introducing social networks*, Sage Publications, London, 2009
- Deleuze Gilles, Guattari Felix, *Mille Plateaux*, Editions de Minuit, Paris, 1980
- Eco Umberto, *Vertige de la liste*, Flammarion, Paris, 2009
- Farinelli Franco, « Pour une théorie de la géographie », *Géorythmes*, n°5, Genève, 1989.
- Feyerabend Paul, *La science en tant qu'art*, Albin Michel, Paris, 2003
- Groys Boris, *Art Power*, The MIT Press, Cambridge, 2008
- Groys Boris, *En public, poétique de l'auto-design*, PUF, Paris, 2010
- Lapoujade David, *Deleuze, Les mouvements aberrants*, Les Éditions de Minuit, Paris, 2014
- Latour Bruno, « Comment finir une thèse de sociologie ? Petit dialogue entre un étudiant et un professeur (quelque peu socratique) », *La Revue du M.A.U.S.S.*, n°34, 2006, p.154-172
- Latour Bruno, *Face à Gaïa, Huit Conférences sur le nouveau régime climatique*, Les Empêcheurs de tourner en rond/La Découverte, Paris, 2015
- Law John, *After Method, Mess in Social Science Research*, Routledge, London, 2004

Lévy Jacques, *L'Espace légitime, Sur la dimension géographique de la fonction politique*, Presses de la Fondation nationale des Sciences Politiques, Paris, 1994

Lévy Jacques, Lussault Michel, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Belin, Paris, 2003

Lima Manuel, *Cartographie des réseaux, L'art de représenter la complexité*, Egrolles, Paris, 2011

Lussault Michel, *L'homme spatial : la construction sociale de l'espace humain*, La couleur des idées, Seuil, Paris, 2007

Murdoch Jonathan, "Towards a geography of heterogeneous associations", *Progress in Human Geography*, 1997, vol. 21, no 3, p. 321-337.

Musso Pierre, *Critique des réseaux*, PUF, Paris, 2003

O'Sullivan Simon, *Art encounters, Deleuze and Guattari, Thought beyond representation*, Palgrave Macmillan, London, 2006

Sassen Saskia (ed.), *Global networks : Linked Cities*, Routledge, London, 2002

Venturini Tommaso, et al., *Hors champs: la multipositionnalité par l'analyse des réseaux*, Working Paper Medialab, 2015